

Lorette Nobécourt

Née en 1968, à Paris, elle est l'auteur de romans, récits, poèmes, dont *En nous la vie des morts* (Grasset, 2006), *L'Usure des jours* (Grasset, 2009), *Grâce leur soit rendue* (Grasset, 2011), *La Clôture des merveilles. Une vie d'Hildegarde de Bingen* (Grasset, 2013).

Depuis deux ans, elle anime des ateliers d'initiation par l'écriture.

Elle vit et travaille à Dieulefit, dans la Drôme.

Lorette Nobécourt
Marina Tsvetaeva
(1892-1941)

Lettre à Marina

Dorogaya Marina,

Je ne veux pas parler de ta naissance à Moscou en 1892, ni leur dire ton suicide au mois d'août 1941, à la fin de l'été, quand le ciel redescend vers les obscurités inquiétantes de l'automne, et tu allais avoir cinquante années.

Je ne leur dirai rien des millions d'hommes et de femmes qui mouraient en Europe à cette époque ni de la Russie dont les idéologues, précédant les marchands, commençaient d'enterrer l'âme sauvage. Non plus ne leur raconterai de ton père, professeur d'histoire de l'art, le premier mariage, ni de ta mère son amour à seize ans, morte, morte, ta mère, emportée par la tuberculose quand tu en avais quatorze, sans avoir réalisé ses rêves de musique ni fait

le deuil de ce premier amour qui portait le même prénom et les mêmes initiales que le tien : S. E.

Je te donnerai la parole Marina, et tu leur diras entre les lignes comment tu as épousé Serioja Efron et lui as juré fidélité : « J'avais rencontré un merveilleux garçon (dix-sept ans), seul, qui venait de perdre une mère adorée et un frère presque de la même année que lui. C'est la raison pour laquelle j'avais "pris mari", pour faire écran à la mort » mais aussi accomplir le rêve initial de ta mère dont la « révolte, [l]a folie, [l]a soif » écris-tu, avait pris chez toi « la dimension d'un cri ».

Je te laisserai leur dire comment S. E. t'a faite mère justement – tu n'avais pas vingt ans – et c'est déjà toute une histoire quand on est fécondée de poésie à brûler depuis l'enfance.

Une histoire, une destinée, faite de maternité et d'écriture, de déchirements entre l'une et l'autre, une soif de naissance perpétuelle – « le principal c'est naître ensuite tout s'arrangera » –, et de mort donc, car naître c'est mourir, Marina, mourir à soi

et à tant d'autres choses, et ça ne s'arrange pas, non. C'est long et difficile de mourir. Et parfois tout s'achève tragiquement.

« Bien sûr, je finirai par un suicide, car mon désir d'amour est un désir de mort. C'est infiniment plus compliqué que "je veux" et "je ne veux pas". » Mars 1919. Tu as vingt-six ans. Tu sais déjà tout comme depuis le début : « Je savais *tout* – de naissance. » Des années plus tard, en 1994, sans te connaître, sans t'avoir lue, j'écrirai la même phrase sur la première page de mon premier livre, *La Démangeaison*. « À ma naissance je savais tout, j'allais tout voir, tout dire. » Nous savions tout, Marina, mais au fur et à mesure tu as oublié, tu n'as pas su te rappeler qu'écrire c'est seulement se souvenir et transmettre.

Je m'accroche à toutes mes mémoires, moi qui n'ai pas encore l'âge de ta mort, et je me souviens pour transmettre dans le *réceptacle* des livres d'où nous venons toi et moi et quel feu réellement nous brûle.

Avril 1920. « Sténographe de la Vie. – C'est tout ce que je veux que l'on inscrive sur mon monument (ma croix!) – Seulement, Vie avec majuscule, impérativement. Si j'étais un homme, j'aurais dit : de l'Être. » C'est là où tu es seulement femme Marina, au point d'oublier, de confondre : la sexualité et le sexe, le féminin et la création.

Février 1922. « Chez moi, la féminité vient non pas du sexe mais de la création. [...] Oui, femme – puisque – magicienne. Et puisque – poète. »

Je suis mâle – *zakhar* en hébreu qui signifie aussi *mémoire* – et je me souviens : la création, Marina, plus que n'importe quoi est sexuelle. Elle trouve son origine dans cet « élan élastique, nerveux qui appartient aux esprits immortels libérés » selon cette extraordinaire formule d'un ami de William Blake.

Juin 1923. « *La Divine Comédie* – c'est sexué? *L'Apocalypse* – c'est sexué? [...] Le sexe, c'est ce qui doit être surmonté, la chair c'est ce dont je me débarrasse. [...] La base de la création – c'est l'esprit. L'esprit n'est pas sexué, il est *en dehors* du sexe. » Grave erreur, Marina. Le verbe *est* la sexua-

lité. *Pura vida. Pura sexualidad.* La sexualité est le verbe. Il n'y a pas d'esprit sans le tremblement de la chair, pas de création qui ne soit sexuelle. Supporter l'esprit *et* la chair. Incarner l'un en l'autre. Toute l'ambition de notre histoire humaine se tient dans la tension de cette conjonction.

Septembre 1923. « Création et capacité d'aimer sont incompatibles. On vit ici ou là. »

Non, Marishenka! Je suis mâle et je me souviens de ce temps où j'étais venue dans le Nord, vers ses plaines et son suaire de brume, l'humidité de sa terre qui est plus qu'une odeur entêtée dans la nuit. Venue avec le paquet de feuilles épais dans ma valise, toutes ces pages à passer infiniment dans le tamis de la patience pour pouvoir en finir. Depuis cinq ans, le livre frayait sans retenue dans les sillons les plus intimes de ma vie, cinq ans à le porter comme une dette, celle que l'écriture essaie toujours de payer à la vie pour avoir le droit d'être.

Enfermée dans une résidence d'écrivains européens, je mesurais une fois encore la nécessité de

s'exiler du monde pour qu'un fragment de celui-ci puisse être saisi par la langue.

Dans le livre d'or des lieux, une résidente rapportait les propos de François Cheng qui avait été contemporain du même espace.

— Vous avez de la chance, vos théories sont claires, affirmait-elle.

— La première chose à laquelle je crois, avait-il répondu, c'est le don pour la vie. Pour le reste, je doute aussi, croyez-le.

Et plus tard d'ajouter :

— Il faut aimer et se brûler *ou* bien créer et vivre.

À vingt ans déjà, je refusais de choisir. Je voulais tout : et aimer et brûler et créer parce qu'alors c'était vivre.

Je sais cependant ce que Cheng exprime là. D'où il parle et ce qu'il en coûte d'introduire ce « e » et ce « t » dans la vie. Aimer et se brûler ET créer et vivre. Tout mon rapport à l'écriture s'inscrit dans ces deux lettres. Supporter l'abstraction du verbe ET l'incarnation du corps au même instant, dans un espace unique.

Ils nous demandent « Marina, entre mère et écrivain comment faites-vous », parce qu'ils devinent que c'est la même pulpe qu'il faut accompagner : les pétales de chair des lettres sont aussi exigeants que le besoin d'amour de nos enfants, il faut veiller sur les premiers comme les seconds avec la même attention démente, la même disponibilité totale, le même service.

Je suis mâle et je me souviens de cet hiver dans la campagne française, de ses nuits mates et fraîches, le verbe me tenait éveillée jusque tard dans la nuit, les enfants me manquaient, mon corps espérait le printemps.

Juillet 1923. « Il n'y a pour le moment entre nous, écris-tu à un amour naissant, – pas la moindre animosité et, je vous le garantis, tant que nous en serons aux lettres – il n'y aura pas la moindre animosité. L'animosité, par conséquent, proviendra, s'il y en a, des corps, de la confrontation des corps : des indices terrestres, des vêtements. [...] (Le corps, lorsqu'on est jeune, est une parure, lorsqu'on est vieux – un cercueil dont on voudrait s'extraire!) »

Mai 1927. « C'est terrible à dire, mais je n'ai jamais été un corps, ni en amour, ni dans la maternité, tout fut en reflet, à travers, traduit de (ou en!). »

Je t'aurais souhaité Marina ce que tu souhaitais à ton ami Evgueni Lvovitch pour l'année 1921 « suffisamment de chair pour soutenir – réaliser! – l'esprit ».

De cela tu as manqué : d'un appui, de qui aurait honoré correctement ta chair pour la faire fructifier et supporter de réaliser ton esprit.

Juin 1934. « Toute ma vie, je n'ai désiré que cela : me perdre*, me dissoudre – *dans n'importe quoi.* » (*Pour d'autres, il suffit de : se froter!)

Ah Marina, jouir avec un homme quand on connaît cette alchimie autrement plus puissante qu'est celle du verbe! Nous « *frotter* »? Il nous en faut bien davantage pour nous perdre!

Cela ne nous a pas suffi Marina, d'ouvrir nos cuisses aux hommes, aux femmes, en espérant ainsi nous offrir à d'autres qu'à nos poèmes. Il aurait fallu nous donner là avec la même concentration que nous mettions à écrire, nous laisser pénétrer par

le sexe de ces hommes qui nous cherchaient aussi obstinément que nous traquions la langue pour en faire déborder cette énergie profondément sexuelle qu'appelle le poème. Laisser l'humidité en prose de nos lèvres couler lentement entre nos cuisses, accepter, Marina, que le rire de nos ventres trouve à se partager avec le leur, hommes ou femmes, et laisser nos corps s'ouvrir à leur admiration.

En te prenant dans leurs bras, ils auraient eu la sensation de faire jouir la poésie, rien que ça, et de plier à leur désir le verbe par toi incarné. Ah Marina, je pense à toutes ces fois où tu as ouvert les bras sans réellement t'abandonner – et comme c'est difficile quand le verbe nous tend les siens –, toutes ces fois qui me commandent de me donner avec élection et sans retenue, passée la quarantaine...

Pourtant oui, tu savais tout. Comment en es-tu arrivée à rompre aussi radicalement le contrat de vie qui t'unissait au feu? Cela ne vient jamais d'un seul coup, Marina, le tragique, cela se construit comme une pyramide, un tombeau dont chaque pierre s'imbrique en l'autre de façon inextricable

et fatale, chaque pierre d'aveuglement, ce refus de voir qui crée progressivement la confusion parfaite qui te sépare du monde jusqu'à te faire reculer en toi-même au point d'étouffer, de prendre une corde et d'y glisser ton cou.

Très vite – tu comprends tout trop vite – tu sais qu'il te faudra quelque chose pour *tenir*. Ce sera d'abord Serioja.

1921. « Serioja, que je meure demain ou que je vive jusqu'à soixante-dix ans – c'est égal – je sais, comme autrefois déjà, je le savais, dès la première minute. – Pour toujours. – Personne d'autre. »

Un jour, pourtant, l'homme ne te convient plus.

Juin 1934. « Il ne peut pas vivre sans journaux et moi je ne peux pas vivre dans une maison et dans un monde où l'acteur principal est le journal. Je suis totalement en dehors des événements, il y est tout entier plongé. »

Mais tu t'accroches. L'absolu, un seul homme, un seul amour, quelque chose qui *tienne* toute la vie, tu t'amarres à cet amour comme au parapet irréductible qui te maintiendra au-dessus du

gouffre crois-tu, un point fixe, le seul qui vaille selon toi : ton sentiment pour lui. Mais c'est une chimère Marina et tu le sais. Tu n'aimes plus Serioja, tu aimes l'idée de l'aimer pour toujours.

Je l'ai connue cette chimère Marina, m'y suis fixée moi-même, puis j'ai lâché les « pour toujours », les « à jamais », et je suis tombée, oui, je suis morte Marina pour devenir vivante, les murènes de la folie ont nagé entre mes cuisses, fait glisser leur long corps visqueux contre mes muscles, mais je suis revenue, morte et ressuscitée, quand toi tu es restée au bord du vivant pour ne pas mourir. Et finalement les murènes sont venues s'enrouler à ton cou jusqu'à te pendre dans le désastre de tes cinquante années, révolue, anéantie.

1933. « Ma vie privée, c'est-à-dire ma vie dans la vie (jours et lieux) ne s'est pas accomplie. Il faut le comprendre et l'admettre. Je pense que trente ans d'expérience (car *d'emblée* elle ne s'est pas accomplie) suffisent. À cela plusieurs raisons. La principale est que je suis moi. La seconde : ma rencontre précoce avec un être magnifique – s'il en

est, rencontre qui aurait dû être une amitié et a pris la forme d'un mariage.» Pourquoi n'as-tu pas quitté Serioja, pourquoi n'as-tu pas été fidèle à ta conscience exacte des forces en présence? Au lieu de quoi, tu as accueilli et congédié maîtresses et amants.

« Je ne vous abandonne pas, je ne peux pas abandonner ce qui est vivant. » Abandonner sans rompre le lien. N'est-ce pas ce qui est juste? Aimer au point de laisser l'autre *advenir*. Te souviens-tu de Montherlant? « Vive qui m'abandonne! Il me rend à moi-même. »

Juillet 1923. « Je voulais *être* – tandis que lui me *pardonnait* mon être. »

Combien ont-ils été Marina, qui m'ont pardonné d'être celle que j'étais. Ils aimaient des parts de moi-même dont je cherchais à me défaire, et toléraient seulement ce vers quoi je tendais et qui m'était le plus précieux. J'ai tout quitté, pour aller vers cette terre promise Marina, je sais bien la peur, l'épuisement de vivre, et ce qu'il faut de courage aux heures de solitude pour partir, reprendre et

continuer le vrai voyage, seule, mais quoi d'autre quand on « n[âit] *pour la joie* ». Tu l'as écrit. Tu t'es trahie. Je te remercie. Ce sont des femmes comme toi qui m'ont donné la force, toujours renouvelée, de voler. « Quoi que vous quittiez et vers quoi que vous alliez – vous allez à votre âme (*vos événements* sont tous à l'intérieur). » J'irai jusqu'à la joie Marina, je suis née entière, comme tu dis – « Les gens se trompent lorsqu'ils expliquent quoi que ce soit en l'être humain par l'âge : l'être humain naît ENTIER! » – entière et pour la joie. De celle qui croise dans les hautes mers de la mélancolie, que tu as connue aussi, et qui t'a engloutie. Aucun de tes amants n'aurait pu y répondre. Aucune de tes maîtresses. Car c'est au ciel Marina, et seulement à lui, que la mélancolie s'adresse.

Septembre 1936. Un amour suisse t'écrit : « Vous êtes si forte et si riche que, les gens que vous rencontrez, vous les recréez pour vous-même à votre manière ; quand leur être authentique, véritable perce à la surface – vous vous étonnez de la

nullité de ceux qui venaient de recevoir le reflet de votre lumière – parce qu’il n’est plus sur eux.»

Tu te prenais pour la lune alors que tu étais soleil. Ah Marina, la solitude du soleil de ne pas trouver plus chaud que lui. Ni plus grand. L’humilité de donner ce qu’il ne peut recevoir de personne.

1933. «Je ne cherchais rien dans la vie (hors-la-vie, tout m’était donné) hormis Éros, pas l’homme, mais le dieu, et justement le dieu de l’amour terrestre.» Mais il faut bien un homme pour jouer avec les dieux!

Juillet 1923. «Je ne suis pour les gens qu’un prétexte à aller vers eux-mêmes.» Et quel plus bel avenir que celui-là : être ce chemin à autrui qu’il emprunte pour courir jusqu’à lui. Accepter d’être soleil, Marina, entièrement soleil et ne rencontrer que des lunes...

Mars 1919. «J’ai besoin de chacun, car je suis insatiable. Mais la plupart du temps les autres n’ont même pas faim, d’où cette attention éternellement tendue : a-t-on besoin de moi?»

Et que t’importe Marina!

Mars 1921. « Je n'aime plus rien, plus-rien-du-tout, hormis le contenu de la cage thoracique humaine. Je pense constamment à Serioja, j'ai aimé beaucoup de monde, je n'ai aimé personne. » « Simplement, je NE PEUX aimer personne ! »

Je le crois, Marina. Tu n'as aimé personne, pas même toi. Mais la poésie, oui, tu l'as aimée plus que quiconque. Face à cet amour-là, qui aurait fait le poids ? Aucun mariage, aucun amant, pas même tes enfants : ni Alia, ni Irina, ni Mour.

Alia : juin 1933. « Cela valait-il la peine de massacrer ma vie pour elle ? De la mettre au monde à dix-huit ans, de lui sacrifier ma jeunesse et, pendant la Révolution, – mes dernières forces ??? »

Juin 1921. « Je commence à penser – tout à fait sérieusement – que, pour Alia, je suis nocive. À moi, qui n'ai jamais été enfant et qui, pour cette raison, le suis restée à jamais, l'enfant – créature oublieuse et qui fuit la douleur – m'est étranger. »

Je suis mâle Marina et je me souviens de ces heures effroyables où je pensais avec sincérité que mon suicide épargnerait ma fille de ma présence

toxique. C'est une telle culpabilité Marina, quand on croit préférer les mots aux gens, et même à son enfant. Une telle culpabilité quand on ne sait pas encore que l'amour des premiers n'enlève rien aux seconds. Au contraire.

Novembre 1923. « À continuer de vivre avec moi, elle aurait finalement été malheureuse ; je n'ai moi-même jamais été véritablement une enfant, c'est pourquoi je comprends mal les enfants : ceux des autres – je les redoute, des miens (de la mienne), j'exige au-delà de toute mesure. »

J'ai appris avec le temps, Marina, que d'autres adultes n'ont jamais été enfants non plus et qu'avec eux, vraiment, on peut s'entendre !

Irina : mars 1920. « Un nègre blanc. » « Je ne l'ai jamais aimée dans la réalité, toujours *en rêve*. »

Tu n'as pas eu le temps de l'aimer, Marina, il y a tant de mères à qui la vie n'accorde pas d'aimer leurs enfants. C'est si long d'aimer, comme de mourir. Il faut l'éternité pour ça. Et Irina est morte de bonne heure dans son orphelinat. Morte de faim pendant l'hiver 1920. Je suis mâle Marina

et je me souviens de ces temps de peine où ma confusion le partageait à ma détresse. Je perdais ma force animale et guerrière lorsque ma petite, si petite, disparaissait dans sa souffrance et que je ne savais plus l'en sortir. Et si elle était morte, j'en serais morte moi aussi. Je n'aurais pas eu la force Marina d'enfanter de nouveau, d'inventer une fois encore le bel avenir. Je n'aurais pas eu cette « monstrueuse endurance » que tu as eue. C'est la faille où je ne descends pas, et qui me sauve.

Je suis mâle et je me souviens de tes allées et venues en hiver, sans homme – Serioja avait disparu pour un temps dans la grande houle de l'histoire russe –, avec tes deux filles, si petites, et qui demandent en même temps tout autant. Tu es prise dans le tourbillon de l'époque et du froid. Tu les installes à la campagne dans un orphelinat où tu penses qu'elles auront à manger. Mais Alia tombe malade. La malaria. Les fièvres insensées. Tu la reprends avec toi. Pendant ce temps, Irina s'éteint. Trop faible. Elle n'a pas trois ans. Tu ne vas pas à son enterrement. Tu es dure Marina-diamantine,

comme tous ceux dont la sensibilité ne s'étrangle pas d'émotions mais s'élève vers les sentiments les plus hauts. Tu es dure parce que depuis le début tu ne « sens aucun lien » avec Irina, cet « *Zufallskind* » dis-tu, « *enfant du hasard* ».

Après, tu écris en plein soleil et tu pleures, car tu « aimais tout au monde avec une telle force ! ». C'est vrai. Maintenant, il est si tard. Même la naissance de Gueorgui, dit Mour, en 1925, ne pourra rien sauver. Ta culpabilité est trop immense. Elle te recouvre de son ombre chaque année un peu plus, à la manière d'un oiseau géant qui ne cesserait jamais de voler au-dessus de ta tête : quand bien même tu lèverais ton visage vers le ciel, la lumière t'est à jamais cachée, et tu ne vois rien d'autre que son bec et ses deux ailes gigantesques et sombres.

Mour : août 1936. « Je suis *obligée*, tant qu'il a besoin de moi, de le préférer à tout : aux poèmes, à vous, à moi-même – à toutes les vastes étendues de mon âme. Le préférer –, pratiquement et physiquement. C'est ainsi que j'achète (que j'ai

acheté, ma vie durant!) toute ma liberté intérieure – incommensurable.»

Septembre 1925. «Mes matinées, mes matinées! Ce que si obstinément – jamais – ni à personne – je n'avais cédé!»

On travaille bien le matin toi et moi Marina. Oui. «Le cerveau tout frais, les pensées bien lavées. La nuit peut déclencher une *avalanche* d'inspiration, mais le travail – c'est le matin.» Évidemment. Bientôt il n'y aura plus de matins. Octobre 1933. «Je n'ai pratiquement pas le temps d'écrire, car ma journée est entièrement morcelée – tout comme ma cervelle.» Alors que ce sont les mots qui tiennent nos fragments d'identités rassemblées pour faire sens!

Les tâches maternelles et domestiques vont envahir tes heures, brisant progressivement ton être, introduisant la confusion partout. «Je ne veux rien avoir (je n'ai pas d'enfants, je suis *moi-même* mes enfants).» Tu ne peux plus voir ce qui est, alors tu commences à te raconter des histoires pour ne pas mourir.

Mars 1925. « S'il m'arrivait de mourir maintenant j'aurais une peine cruelle pour le petit garçon que j'aime d'un amour mélancolique, attendri, reconnaissant. Pour Alia j'aurais de la peine pour autre chose et d'une autre manière. Plus que tout, j'aurais de la peine pour les enfants, donc – dans l'humain – je suis mère avant tout. »

Tu es poète avant tout. « Tout manuscrit est sans défense. Tout entière, je suis un manuscrit. » Mais tu n'as plus les moyens d'accepter cette vérité entière. L'époque, le manque d'argent permanent, la maternité et ses tâches domestiques te séparent lentement des tiens et du monde. Tu ne peux plus revenir. Tu ne peux que t'enfoncer chaque jour un peu plus loin, un peu plus profond dans la grande obscurité de ta culpabilité. Et doucement, inexorablement, le terrible advient.

Ce n'est pas seulement une histoire d'exil, de ton pays que tu as quitté, mais de cet exil en toi-même : février 1936. « Elle n'existe pas, la vie qui aurait supporté ma présence. » Oh, si Marina, elle est là mais c'est toi qui n'arrives plus à brûler toute,

à disparaître dans le verbe pour trouver ton nom véritable, à céder, à te rendre, à t'abandonner.

Je te connais Marina, je sais aujourd'hui que j'ai vécu comme toi d'effroyable façon. J'ai cherché moi aussi une solution en tout. Je suis allée près des arbres, dans la campagne française, pour trouver loin des villes un peu de cette paix qui manquait à ma vie.

Moi non plus je ne voulais pas mourir, simplement : *être*. Mais je ne pouvais plus supporter l'isolement implacable, les tâches domestiques, cette dislocation du feu qui m'accablait, quand ils m'ennuyaient, tous, avec leurs projets ordinaires, leur désir d'argent, de carrière, de reconnaissance, même ceux qui se rêvaient artiste ou écrivain me blessaient de ne pas se tenir immobiles et vibrants au service du plus noble en eux-mêmes, dans ce mouvement de l'être qui appelle et réclame à brûler ce qui doit.

Comme toi Marina, j'ai cru qu'aller aux arbres, c'était aller « aux dieux ». C'est vrai et ce n'est pas vrai. Comme toi, j'ai quitté Paris pour un petit

village où j'ai trouvé « des livres, des cahiers, des arbres, l'air, la dignité, la tranquillité ». Mais à quel prix ! Je suis allée aux arbres, j'ai reçu d'eux la bienveillante et fraternelle clarté, des années au milieu des arbres, à sentir l'automne fondre sur leurs troncs humides, j'ai eu peur dans les bois de leur obscurité massive, et j'ai senti une à une mes structures se briser comme des fagots de branches mortes.

Juillet 1923. « Vous ne connaissez pas cette vie. Un minuscule petit village de montagne, nous vivons dans la dernière maison. »

Non, ils ne connaissent pas cette vie. Mais elle n'est pas facile, Marina, cette vie à la campagne. Ils ne savent pas à Paris, à Moscou comment le bois fait mal aux mains, combien il est dur, et heurte les mains. J'en ai rentré trois stères hier en pensant à toi. De nouveau le froid est là. Les canalisations gèleront-elles comme l'an passé ? J'allais à la fontaine du village, avec mes bottes et mes seaux, chercher de l'eau pour la cuisine, les toilettes, la salle de bains. Le soir, près du poêle, je lisais tes poèmes. Moi non plus, je ne connaissais pas cette

vie avant. Elle est ennuyeuse et cristalline, lugubre et douce, comme celle des villes est agressive, excitante, violente et triste. Il faut de la force pour cette vie et une grande foi, mourir et encore mourir à soi, franchir le point de non-retour. Alors, oui, elle donne quelque chose d'unique. Je voudrais te parler de cette porte que j'ai entrouverte un hiver, derrière laquelle j'ai découvert, comme dans ces rêves étranges où notre maison révèle une pièce dont nous n'avions pas même soupçonné l'existence, un nouvel état d'être, ni religieux ni laïque. Je m'y tiens neuve et consciente des terreurs traversées, émerveillée de la ferveur inventée pour le faire.

Il existe un royaume Marina, dont la poésie est un seuil, un royaume fait de silence et de vide, auquel tu aurais pu appartenir si tu avais renoncé. À quoi? À t'exalter.

Avril 1921. « L'homme ne voit le monde correctement que dans la suprême exaltation. Dieu a créé le monde en état d'exaltation. »

L'exaltation n'est pas, Marina, le juste chemin pour déployer de la vie son intensité la plus pure. La mesure y conduit plus sûrement lorsque tous les excès d'être rassemblés en un point, exhalent le parfum de leur force. C'est cela qui est beau Marina, que ne peuvent approcher seulement ceux-là qui ont connu le chaos, que tu aurais pu connaître toi qui as aimé la vie au point de vouloir t'en défaire.

Cela ne provient pas des arbres, Marina, ni du ciel, ce n'est pas l'isolement, la nature, c'est ce qui se tresse dans le silence et la solitude, et qui, je le crois maintenant, se transporte avec soi pourvu qu'on l'ait trouvé. Et l'âge vient. On renonce à aimer. Marina. On a raison et on a tort. On renonce à aimer comme on croit aimer à vingt ans, et alors on aime enfin comme des dieux, Marina, dans la solitude et la pauvreté, avec humilité.

Mars 1925. «Je ne *veux* pas d'un hiver *encore* à Vsenory, je ne peux pas, à cette seule pensée – une colère froide me parcourt l'échine. Cette faille, cet étranglement, cet horizon bouché, cette solitude de chien (dans sa niche!) – je ne peux

pas. Toujours les mêmes visages (indifférents), les mêmes thèmes (précautionneux). L'été – cela ira, [...]. Mais pour l'hiver – décidément – non : la vie ici est trop difficile, trop assommante, trop ingrate. Soit Prague, soit Paris.» C'est vrai Marina, ils sont terribles les hivers hors des villes, ils sont âpres et coupants, indiciblement longs, mais ils portent la *solitude pure*. Pour qui a reçu le don du verbe, elle est opulence.

Ce n'est pas une solitude nécessairement physique : elle est métaphysique et définitive – d'une intimité sans pareil – ouvrant ainsi à la communion véritable.

Tu ne voulais pas rester à Vsenory et quinze ans plus tard, tu ne fais qu'oublier et te souvenir en biais :

Juin 1939. «La période la plus heureuse de ma vie aura été – souvenez-vous en! – Mokropsy et Vsenory.» Là-bas, la vraie solitude te guettait. Quelque chose en toi s'en souvient, mais tu n'es pas restée. Tu n'as fait qu'espérer «la solitude complète derrière le grand mur (d'une forteresse? d'un monastère? – *du passé!*), une petite lucarne,

un grand escalier, une grande vue, un grand parc, un grand silence. Non pas être jetée parmi les gens, bouillie, pilée, ballottée – dans un immeuble avec ses “commodités” douteuses.»

Février 1938. « Peut-être ai-je aimé, plus que tout dans la vie – le monastère. » Mais tu n’as pas choisi, Marina, le monastère véritable : il n’est pas ceint de murs mais se tient en soi-même où s’invente cet espace spirituel qu’est la littérature. Pourtant tu savais que « seul ce dont personne n’a besoin a besoin de poésie. *C’est le lieu le plus pauvre de toute la terre.* Et ce lieu est sacré. » 1934. « Le poète n’est pas ce qu’il y a de plus grand, à savoir : il est le plus haut degré sur l’échelle du métier, et le plus bas à compter du point où sont généralement disposés les métiers. Car la prière (la sainteté) n’est pas un métier, alors que les vers, tout de même en sont un. »

Il y faut stabilité et méthode, discipline et maîtrise de soi, une rigueur implacable. Et lâcher tout : l’exaltation, l’attente, la soif de reconnaissance, le confort, la sécurité. C’est à ce prix qu’un tel monastère se donne et avec lui l’indicible ferveur.

Tu savais tout Marina, mais tu espérais encore : être aimée, reconnue, accueillie dans le monde. Quelle drôle d'idée, quand on est soleil, de s'adresser à la lune plutôt qu'à l'Univers ?

Le verbe réclame que l'on écrive seulement pour donner ; brûler pour éclairer ; accepter Marina, la *solitude pure* – Чистое одиночество –, s'adresser à l'Univers et se passer d'intermédiaire.

Novembre 1926. « La vie m'accule de plus en plus (profondément) vers l'intérieur. [...] Vivre ne me plaît *pas* et je conclus de ce rejet très net qu'autre chose existe au monde. »

Oui, Marina, autre chose existe, mais il faut aller plus loin encore, pousser la porte où rien ne nous précède pour trouver ce « Royaume des cieux » qui, dans la vie de chaque écrivain-mère, se glisse « – entre poêle à frire et cahier ».

Ils ne t'ont pas suivie Marina, ceux du monde, ils ne t'ont pas soutenue et tu attendais encore. Ils ne nous pardonnent pas de nous tenir loin d'eux.

— Comment! ? Vous vivez sans lire la presse, ni écouter la radio, vous n'avez pas la télévision ?

— Non.

— Vous ne connaissez pas le nom du Premier ministre ?

— Non.

Ils ne comprennent pas Marina, que ce n'est pas là une triste indifférence mais perte de temps pour nous qui cherchons le souffle que nul n'enterre jamais de son vivant. Qu'y pouvons-nous si ces événements, ces drames, toutes ces vies, ont cessé de nous émouvoir depuis des siècles ?

Le 11 septembre 2001, Marina, jour de l'attentat de New York, je travaillais à un roman dans une maison que m'avait prêtée une femme. Le gardien des lieux, tout agité, avait frappé à ma porte pour m'inviter à voir les images à la télévision. Je suis restée quelques minutes dans le salon, par politesse, pour ne pas offenser cet homme qui semblait bouleversé. Puis, je suis retournée écrire. À la date du 11 septembre 2001 – je viens de vérifier – il n'y a pas une ligne sur l'attentat du World Trade Center dans mes carnets. Pas un mot. Hé, hé !

Ils n'aiment pas ça parce qu'ils en ont besoin, mais nous, non...

Août 1940. «De manière générale, nous n'avons rien – sous nos pieds.» C'est vrai. Et comment marcher dans le vide, dans l'effroyable vide qui n'admet pas de pont? Le verbe est le sol.

Ils ont un instinct de conservation physique, nous nous avons «l'instinct de conservation de l'âme». Je n'aime pas me mélanger Marina, aux divertissements boueux, aux serviles, aux soumis, car comme toi «je m'intéresse à tout ce qui intéressait Pascal et ne m'intéresse pas à tout ce qui ne l'intéressait pas».

J'aime me tenir verticale et droite, quand bien même isolée. Je revendique Marina, cet instinct personnel et vital, le droit au retrait, le droit de rester loin des affaires de ce monde. J'ai accepté d'en payer le prix.

Autrefois, je pensais avec toi : «Je ne suis pas faite pour la vie. En moi – tout est incendie! [...] Je suis une personne écorchée, alors que vous portez tous une armure. Tous, vous avez : l'art, la vie en société, les amitiés, les distractions, la famille,

le devoir, moi, au fond, je n'ai RI-EN. Tout tombe comme une peau, et sous la peau, il y a la chair à vif ou le feu. »

Je sais maintenant Marina, qu'ils n'ont rien, et toi tu vas sans armure autre que ton feu, et c'est toi qui es, c'est toi qui vis, et c'est toi que l'esprit de la vie anime et transporte. Mais tu ne le vois pas entièrement Marina, tu cherches encore quelque chose, parce que tu voudrais *obtenir*, et ta consolation d'être ne te suffit pas en comparaison de ce que tu imagines qu'ils possèdent. Je te le dis, Marina, ils n'ont rien, tu le sais mais tu ne l'admet pas tout à fait, et de ne pas oser croire en l'être *jusque-là*, tu vas mourir seule et nue, de te comparer à cette espèce qui n'est pas tienne, de ne pas te rappeler qui tu es. Armure de feu, Marina, combien porte cette élection ? Tu le savais pourtant, et tu es morte de n'avoir pas osé t'en souvenir entièrement.

Janvier 1939. « Et malgré tout, je sais que c'est moi – la vie : moi et non eux, bien que *tout* me prouve le contraire. »

Reste, et c'est simplement vrai, que « les gens vous pardonnent tout sauf de vous tenir à l'écart. » C'est ce qui coûte le plus cher, Marina. Car pour eux, c'est grave comme un meurtre. Le groupe ne supporte pas qu'on se dérobe à lui.

Et le jour où, en août 1941, tu supplies que l'on t'accorde « un emploi de plongeuse à la nouvelle cantine du Litfond », le fonds des écrivains de la ville de Tchistopol, ta demande reste sans réponse. C'est la loi. Elle est terrible. Tout comme la liberté et la force qu'elle requiert pour l'affronter. Février 1931. « La FORCE DE LA VIE. Prenons exemple sur les perce-neige. » En la matière, l'archétype du crocus me semble approprié. Qui suppose une confiance démente pour, dans l'obscurité totale, percer la neige en imaginant la lumière. Cette confiance, c'est celle qui à un moment t'a manqué. Une confiance au verbe : l'abandon absolu. Car alors c'est l'amour Marina, l'amour du verbe qui soutient. Avec cet amour-là tu peux partir sans voile, sans moteur, sans gouvernail et même sans bateau en haute mer, et tu supportes.

Tout : même les problèmes d'argent qui reviennent toujours, toujours, toujours.

Juillet 1926. « Comme je suis lasse de ces questions d'argent! »

Combien de fois l'ai-je écrite cette phrase, Marishenka? Je ris presque en la recopiant. Autant de fois que j'ai vécu d'années. Combien de fois ai-je pleuré, découragée, en cherchant au fond des tiroirs les quelques pièces qui permettraient de tenir un jour de plus? Hé! Il est avéré Marina, que les écrivains pour la plupart vivent pauvres. Le monde est ainsi fait. Ils paient ainsi leur droit de se tenir « hors ». Mais s'y joue sans doute la nécessité de garantir la qualité de notre verbe, qui fait de nos livres une vérité de chair payée de notre vie. Une façon de nous légitimer aux yeux du monde. Nous n'en avons aucune autre. La maternité ne suffit pas, hein? Car nous ne vivons pas pour écrire, mais nous écrivons pour vivre. « Vivre-écrire. » C'est ainsi.

Ce statut de poète, tu l'auras payé cash. Sur ta vie. Janvier 1925. « De toute façon, quand je

mourrai – tout sera imprimé! Chaque petit bout de ligne, comme dit Alia : chaque petite queue!»

C'est vrai Marina. Ils ont tout imprimé. Et ils ont bien fait. Parce qu'ainsi ils m'ont aidée, chaque hiver, à dépasser le lieu où tu t'es fait prendre et pendre. Peu importe ce qu'ils imprimeront à ma mort, j'aurais possédé l'honneur du texte. J'aurais écrit le livre de ma vie à la pointe de mon souffle! Acceptant entièrement que « le travail sur le verbe est un travail sur soi ».

Ce qui me bouleverse Marina, c'est ce qui se transforme : la mutation. La plus pure intensité se joue dans son acceptation. La beauté du feu Marina, est qu'il devienne braise. Et rougeois. Tu as mortellement brûlé Marina. Et en brûlant ainsi, tu m'as dit : « Lorettochka, ne fais pas comme moi! »

Et je ne regrette pas ce feu-là qui détruit car il ne peut rien contre l'obscurité du monde.

Un être vivant est une hypothèse qui n'a pas encore épuisé ses possibles. Quand as-tu cessé d'être vivante? Quand as-tu perdu l'enfance – « la

capacité à se réjouir » – qui, contrairement à ce que tu écris, est donnée plus d'une fois ?

« La persévérance même – n'est-elle pas un don ? » demandes-tu en octobre 1932. Peut-être le plus précieux de tous. Celui qui finira par te faire défaut, au point qu'à partir de 1939, tu n'auras de cesse, avec tes yeux, de chercher un crochet pour te pendre.

Tes lèvres se détachent, le baiser du verbe s'ame-
nuise, tu glisses dans la plainte. C'est une attitude
qui n'honore pas la vie. Les murènes de l'ombre
organisent le festin qui appellera ta fin. C'est trop
tard. Tu as oublié quel trésor est le tien : ta capacité
à supporter l'intensité. À la créer.

Je me fais mâle et je me souviens de ce dîner
Marina, du temps de ma jeunesse où un éditeur
m'avait conduite au milieu de ces gens dits de
lettres – « une lèpre ! » – qui constituent une
certaine part de la bonne société. Ce sont pour
la plupart des esthètes qui « tout en évitant les
broussailles dans la vie, s'en repaiss[ent] dans une

gravure », commentent au lieu de faire, détestant pour de vrai et toujours la littérature.

Peut-être avais-je un peu brûlé dans ma conversation, je ne sais plus, j'étais alors, me semble-t-il, pleine de simple ferveur quand le sujet me tient à cœur, comme je le suis encore, et prête à défendre nos valeurs, Marina. Or, au fur et à mesure de la conversation, je sentais l'atmosphère se fermer et chacun des convives se retirer lentement derrière le paravent de la gêne où s'écaillent les peintures des conventions et des idées reçues. Bientôt s'imposèrent entre nous, issues de ma ferveur, ces plantes que la société cultive et qui ont nom hypocrisie, convention, artifice et faux-semblant. À l'heure de partir, j'avais déjà salué mes hôtes, lorsque j'entendis la maîtresse de maison murmurer avec condescendance : « Elle est très intense... » Une femme ravissante. Ses grossesses ne l'avaient pas déformée, trois ou quatre enfants, je crois, qu'elle prenait dans ses bras ici ou là, tandis qu'une nounou les élevait.

J'ai revu cette femme, une fois, dans un restaurant, par hasard, au cœur de ce Paris riche et discret,

qui déjeunait avec l'une de ses filles comme elle l'aurait fait avec son notaire : même distance élégante et respectueuse, avec cet air si sérieux qu'ont les gens du monde lorsqu'ils parlent d'argent.

Je trouvais difficilement, à l'époque, de quoi nourrir ma fille, mais il me semblait pourtant Marinochka, dans ce restaurant, posséder quelque chose que la femme n'effleurerait jamais. La recherche de la liberté alliée à l'amour pour mes enfants et à la joie d'écrire accordait à ma vie une intensité vraie.

Des années plus tard, un homme m'a murmuré à l'oreille : « Autant d'intensité, je me demande comment vous pouvez supporter... » C'est le corps, Marina, on peut le leur dire, la capacité du corps à supporter l'âme en crue. Mais c'est l'âme aussi Marina, on peut le leur dire, la capacité de l'âme à accompagner un tel corps.

Aujourd'hui que la bourgeoisie ne m'inspire plus qu'un authentique ennui, je sais d'expérience que les propriétaires sont au royaume de l'être, d'être possédés par l'avoir, les plus démunis. Et soudain,

je repense avec compassion à cette femme. À toi. Et à celle que j'ai été.

Avril 1923. « Je suis globalement fatiguée de la vie terrestre, écris-tu. Les bras vous en tombent à songer combien de sols lavés et non lavés, de laits débordés et non débordés, de propriétaires, de casseroles, etc., vous attendent. [...] Je n'ai rien hormis ma haine de tous les propriétaires de la vie : parce que je ne suis pas comme eux. »

À l'heure où j'écris, je ne possède plus aucun bien. Pas même une quelconque haine pour les propriétaires. Je l'ai été moi-même brièvement, puis la vie m'a conduite à de nouvelles aventures. Je n'en tire ni gloire ni honte. Non plus de dire que si j'écris sur toi c'est *aussi* pour gagner quelque argent et cette liberté d'envisager encore des livres dont le monde des propriétaires n'a que faire, dont il n'a jamais eu que faire. C'est sans importance car ce n'est pas pour eux que ces livres s'écrivent.

J'écris Marina, pour les bergers que les propriétaires deviendront peut-être un jour, pour les prophètes, les mendiants et les fous, j'écris pour

porter témoignage de l'espérance incarnée par le verbe, j'écris pour toi Marina, pour moi, pour les jours de défaite où la vie m'a mise à genoux, j'écris pour ces soirs sans feu ni bois où j'ai brûlé de foi, j'écris Marina, pour les arbres nus de l'hiver, et la campagne qui pèse, sinistre, sur mes humeurs dans le mois de novembre, alors que, passée la quarantaine, j'ai encore peur du noir, j'écris sur ce vide des automnes solitaires, à attendre cet éblouissement qui ne viendra jamais, aspirant pourtant à l'éternel matin.

D'où provient l'amertume, Marina? Elle est fille de l'aveuglement et de l'exaltation.

Et que te viennent finalement cette amertume et ce chagrin, je te pardonne, car je te connais Marina, je t'ai vécue, et je t'aime d'être morte, je t'aime d'avoir témoigné jusqu'à moi du chemin qu'il ne fallait pas suivre.

Marinotchka, je voudrais te dire merci pour m'avoir incitée à rejoindre la joie, à dépasser ta vie, tes choix, merci de ce que tu as payé, garanti sur ton cœur, et pour cette injonction de poursuivre la route, sans compromis, sans maître,

sans renoncement, merci pour tes mots pendant ce triste hiver où, après l'échec de mon livre, j'écrivais de la poésie, immobile sur mon fauteuil, dans mon bureau glacé, collée au poêle, pendant qu'inlassablement tu insistais : « Lorette, petite, ne fais pas comme moi, redresse-toi, continue, n'abandonne pas, Lorettochka, quitte ta famille, ton foyer, et va sur la route, ne te retourne pas sur tous ceux qui sont morts, pendus, empoisonnés, défenestrés, n'aie pas peur du chemin, des années de vache maigre, du silence, de la solitude, de tes livres noyés dans la masse du spectacle, n'aie pas peur, *dorogaya*, quitte la mélancolie de l'Est, et va vers le sud, quitte ton cœur russe, et va-t'en, va-t'en ! » Je t'ai écoutée, Marina, je n'ai pas renoncé à la femme que je suis, et c'est elle qui s'en va désormais vers le sud écrire sur ce qu'elle aime.

J'ai préféré la vie, plus que tout j'ai préféré la vie, et je ne savais pas qu'en t'abandonnant à la mort un feu me brûlerait plus encore, j'ignorais qu'en choisissant le moindre – la vie plutôt que l'absolu –, c'est le bien-plus-grand qui me serait donné.

Je t'ai couchée sous la terre brune de mon passé, Marishenka, et avec toi l'exaltation douloureuse et mauvaise qui de la poésie menace le destin.

La souffrance fraîche et maudite, j'y ai roulé ton pauvre corps comme dans un drap de lin aux initiales gravées, et quand je te vois là si tranquille et posée – suicidée –, je voudrais te parler de ce calme d'où me viennent la belle ardeur et la grande joie de faire : aimer *et* créer Marina, *et* brûler *et* vivre.

Je voudrais te prendre par la main et t'emmener, petite sœur, dans cette terreur sans fond dont j'ai reconnu que tu viens : les êtres marins immenses, poulpes géants aux tentacules déments. Nous sommes issues de là Marina, il ne faut pas en avoir peur. Oser simplement s'approcher d'eux et, face, se tenir : mourir sans mourir.

Je voudrais te dire Marina, ce jour où je t'ai quittée pour revenir de l'effroi avec la conscience qu'il faudrait témoigner de la grande bonté qui s'y cache.

Je voudrais te dire cette équation géométrique si complexe de l'être où ce qui tue est ce qui ressuscite

et ce qui assoiffe ce qui désaltère. Ce ne sont pas des mots Marina, c'est une incroyable alchimie.

Toi qui savais lire dans les airs les lettres que le ciel dessinait pour toi seule, un jour tu comprendras et tu retrouveras toutes les mémoires, tu deviendras mâle à ton tour et tu te souviendras de qui je fus lorsque j'étais toi, et avant toi toutes les autres, et plus loin encore jusque dans les fonds marins ontologiques les plus sombres. Tu te souviendras de la beauté de l'origine qui te fonde, cette première conjugaison que tu as été, vie sacrée dans l'eau brune, première syntaxe du verbe à s'épeler sans lettres, et qui appelait déjà le souffle dans le creux des voyelles.

Désormais, j'ai deux terres Marina, deux terres comme toi : mes enfants et l'écriture. Aucune des deux ne passe avant l'autre parce qu'elles sont les deux poumons d'une respiration unique. De tout le reste je peux me défaire, parce que j'ai un royaume.

Ainsi, je m'assieds à ma table tandis que la vaisselle sèche sur l'égouttoir, je prends les cahiers et les livres, je regarde par la fenêtre le ciel qui s'éclaircit

par-delà les nuages, j'écris, je cours chercher mon
fils à l'école comme tu allais chercher le tien, au
milieu des arbres, je téléphone à ma fille comme tu
écrivais à la tienne, j'entends à Paris la beauté de ses
vingt ans, j'étends la lessive, je pense aux phrases à
venir, et j'aime Marishenka, me tenir à ma place,
sans exaltation, sans attente et sans crainte, enfin
née Marina, parce que tu es morte en moi.

Et si jamais
L'origine gelée
Ne devait plus connaître
Aucun printemps
Je redescendrais
Tout au fond des failles
Pour fendre la glace
À coups de hache.

Marina Tsvetaeva s'est pendue en août 1941 à
Elabouga où elle vivait avec son fils.

Son mari a été arrêté en 1939 et fusillé en
octobre 1941.

Sa fille, Ariadna dite Alia, arrêtée en 1939, n'a été définitivement libérée du goulag qu'en 1955. Elle est morte à Taroussa en 1975.

Son fils, Gueorgui dit Mour, a rejoint le front en 1944 où il est mort à l'âge de dix-neuf ans.

Son âme
Comme un enfant radieux
Dans un jardin en fleurs

Le mal lourd
Déposé à l'entrée

Les pauvres mots des vivants
Dansent – lucioles éteintes dans la nuit sombre

À ceux qui restent : la seule prière de vivre